Bureau météorologique.

Washington, 23 décembre— Indications pour la Louisiane—Temps beau; plus froid; vents légers du nord.

UN DISCOURS DE SIR E. MONSON.

Les relations entre Français et Anglais — Sentiments bienveillants — Vœux pour la paix.

Le *New York Herald* et le *Daily Messenger*, de Paris, viennent de publier une allocution prononcée à Paris par Sir Edmond Monson, ambassadeur d'Angleterre, dans une réunion de l'Association des jeunes gens chrétiens, dont Sir Edmund est président.

Après avoir exprimé l'intérêt que lui inspire l'œuvre de l'association, sir Edmund Monson a dit qu'il croyait se rappeler que le général Horace Porter, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, présidant, il y a un an, la réunion annuelle, avait exprimé le désir de voir de meilleures relations s'établir entre la Grande-Bretagne et l'Amérique. Il a ajouté qu'il était heureux (lui, sir Edmund Monson) de constater que le désir du diplomate américain avait été, dans tous les cas, réalisé en partie et que, dans le cours de l'année écoulée depuis cette époque-là, l'union des sentiments et des cœurs qu'il espérait voir s'établir avait fait des progrès considérables.

Ces paroles prononcées, il s'est produit un incident particulier et significatif.

Les drapeaux d'Angleterre, des Etats-Unis et de France étaient placés immédiatement derrière l'ambassadeur, mais le dernier n'avait probablement pas été aperçu par sir Edmund Monson, car l'ambassadeur a déclaré qu'il croyait que le général Porter, dans le discours déjà mentionné par lui (sir Edmund Monson) avait parlé non seulement de l'union des deux drapeaux, mais de l'union des trois drapeaux et qu'il voyait avec chagrin.... Cette phrase n'était pas encore terminée qu'une personne placée tout près de l'ambassadeur appela son attention sur le drapeau tricolore.

Ah! dit alors sir Edmund Monson d'une voix forte, je me réjouis de le voir. Je craignais qu'on ne l'eût enlevé par crainte de quelque sentiment erroné, que je ne voudrais pas voir se manifester ici.

Des applaudissements accueillirent les paroles de l'ambassadeur lorsqu'il déclara que, d'après son opinion, il ne pouvait pay y avoir une association de drapeaux plus satisfaisante que celle des drapeaux des trois grandes nations civilisées du monde.

Vers la fin de son discours, sir Edmund Monson a fait allusion aux excellentes relations qui existent entre les Anglais et les Français, comme la colonie anglaise de Paris et lui-même peuvent le constater dans leurs rapports journaliers avec la nation française.

Il a dit qu'il avait commencé sa carrière diplomatique à Paris et que c'était avec beaucoup de plaisir qu'il était venu passer les derniers jours de sa vie au milieu du peuple français. Il a exprimé ses sentiments bienveillants envers la France et a terminé son discours en demandant l'ode de Noël.

LE NOUVEL Opéra Comique

Nous lisons dans la «Gazette de France»:

Voilà dix ans qu'on nous chantait dans toutes les Revues sur l'air du «Temps des cerises»:

Quand on r'construira l'Opéra-Comique...

Eh bien! tout arrive en ce monde, même les choses les plus invraisemblables, et l'Opéra-Comique est venu à terme. Il vient d'être inauguré. Ce n'est pas un conte bleu.

En ce qui concerne l'architecture et les dispositions du monument, mon distingué collaborateur Henri de Curzon vous dit excellemment ce que je pense moi-même et je ne pourrais que répéter—avec moins d'autorité—toutes ses explications sans en retrancher un mot.

Je ne m'attacherai donc à parler ici que de l'officielle inauguration faite l'autre soir. Le mot «officiel» indique au surplus que la chose a été très froide et des plus médiocres.

A huit heures et demie, son Importance M. Félix Faure, dit le Grand Oison d'Or, a fait son entrée solennelle avec sa p'tite famille. Au fait, il ne la portat pas sa Toison; peut-être l'avait-il accrochée au vestiaire avec son pardessus.

A son arrivée, place Boïeldieu, quelques bagarres s'étaient produites; on avait acclamé l'armée vigoureusement et, seuls, troisséphèbes, amis de Picquart, ayant timidement essayé l'apologie du faussaire allèrent méditer, sur la paille humide des cachots, l'inconvénient de manifester contre nos soldats.

A l'intérieur, le monument se garnit d'une foule uniquement protocolaire et théâtrale; c'est dire que parmi tous ces gens l'on n'apercevait point dix personnes de la société. Sénateurs, députés, conseillers municipaux «avec leurs dames», cabotins de toutes sortes et nombreux agents de la sûreté, voilà ce qui faisait l'ornement (?) de la salle. Et tous, pénétrés de leur rôle, imitaient l'âne de La Fontaine et ses fameuses reliques.

Avec peine, on aperçoit, émergeant de cette médiocrité, les grands ducs de Russie dans l'avant-scène gauche du rez-de-chaussée; le marquis et la marquise de Moutiers, le marquis et la marquise de Ségur dans la grande avant-scène de droite réservée aux Choiseul dont les ancêtres étaient propriétaires du terrain; le marquis et la marquise de Champagne, la princesse Edmond de Polignac, M. et Mme Roger Lambelin, le comte Louis de Turenne, Maurice Quentin Beauchart.... Et puis? Mon Dieu, c'est tout ce que j'ai pu voir d'élégant dans la salle. En revanche, il y avait des nez crochus dans tous les coins; ça n'augmentait pas la beauté du spectacle.

Celui-ci, dont nous avons donné le programme, s'est déroulé sans anicroche—et sans entrain. Il n'y avait pas de claque, on regardait beaucoup plus dans la salle que sur la scène et ces spectacles coupés dans lesquels on n'a pas le temps de s'intéresser à l'action ne sont pas faits pour augmenter progressivement l'enthousiasme.

Tous les décors étaient neufs et réellement très jolis. Compliments à M. Carré.

La chanson du blé, des «Saisons», est admirablement chantée par le nouveau décoré, Fugère, auquel on fait un grand succès; «Mignon» paraît languissant et long comme un discours de Jaurès. Heureusement que la voix cristalline de Mlle Guiraudon et le joli filet de Mlle Laisné sont là pour nous consoler. Dans «Mireille», on applaudit l'organe agile et la distinction de Mlle Thierry; puis c'est le ballet de «Lackmé»; le troisième acte de «Manon» où Maréchal (des Grieux) est l'objet d'une ovation chaleureuse et très méritée, c'est le triomphateur de la soirée. L'on termine enfin par le second acte de «Carmen» où le tableau de la posada, très mouvementé, charme les yeux de tous.

Le spectacle ainsi décrit sommairement regardons à nouveau du côté de Félix. Il ne s'en fâchera pas; il aime tant qu'on s'occupe de lui!

Pendant le premier entr'acte, il va donner aux foyers le coup d'œil du maître: «C'est de la peinture à l'huile? c'est bien difficile, mais c'est bien plus beau que la peinture à l'eau.» Subitement il se trouve en face de M. Poincaré; tous deux se font une horrible grimace au milieu des sourires discrets.

Il redescend et va saluer les Grandes Duchesses mais, ici, le tanneur se ressent de ses origines et je le vois serrer les jolies mains aristocratiques avec familiarité tandis qu'un gentilhomme ou tout monsieur bien élevé les eût baisées respectueusement.

Le Président n'est d'ailleurs pas seul à ignorer les usages, et l'officielle assistance républicaine a paru ne pas se douter que l'on doit toujours, pour applaudir, attendre le signal donné par le Chef de l'Etat. Chacun battait des mains au gré de sa fantaisie démocratique.

Une seule personne m'a paru savoir son monde et a donné une petite leçon de convenance aux spectateurs: c'est Mlle Thierry qui, très applaudie dans «Mireille», s'est tournée vers la loge présidentielle et celle des Grands Ducs en s'inclinant gracieusement. Je serais étonné si cette jeune et jolie personne avait des tendances ou des relations démocratiques.

Il était près d'une heure du matin quand la représentation s'est achevée et je termine en remerciant M. Carré de n'avoir pas mis un seul étranger sur le programme de ses débuts. Les noms de Boïeldieu, Massé, Auber, A. Thomas, Gounod, David, Massenet, Saint Saens, Delibes et Bizet porteront certainement bonheur au nouveau théâtre.... en attendant que, proclamé, la véritable inauguration «royale» en soit effectuée. Ah! la belle soirée de gala que nous aurons, pleine d'élégances et de raffinements exquis! Ce sera la véritable harmonie dans l'assistance comme dans la musique pour l'adoucissement des mœurs et la réconciliation de tous les Français.

R. DE FRÉCHENCOURT.

Mécréants cubains.

Presse Associée.

La Havane, 26 décembre—Des cubains de couleur sont entrés ce matin dans un magasin d'épiceries en gros, rue San Jose, appartenant à des Espagnols, MM. Mestro et Masoa, et ont ordonné à ceux-ci d'embrasser le drapeau cubain et de crier: "Viva Cuba Libre." MM. Mestro et Masoa s'y sont refusés et les mécréants les ont frappés à la tête, leur infligeant de douloureuses blessures.

Symptômes de désordres à la Havane.

Presse Associée

Havane, 26 décembre—Francisco Quintero, guérilla espagnol, passait sur la rue Genio, aujourd'hui, quand on a tiré sur lui du haut d'une maison; il a été blessé grièvement.

Durant les dernières 24 heures, un homme a été tué et 12 autres ont été blessés, à la suite de querelles dans différentes parties de la ville et bon nombre de vols par effraction ont été commis.

La ville est dans un état d'excitation inquiétante. Nos nouveaux quartiers ont été évacués aujourd'hui.

"La Lucha" déclare qu'il n'y a pas de loyauté de la part des Espagnols résidant à Cuba, de hisser le drapeau qu'ils préfèrent, attendu que les autorités espagnoles ont abandonné la possession de l'île sans avoir consulté les Espagnols.

Après avoir livré officiellement la ville aux Américains, le capitaine général Castellanos se rendra à Matanzas, où il restera une quinzaine de jours; puis il se rendra à Cienfuegos.

Troubles à la Havane.

Presse Associée.

Havane, 26 décembre—Aujourd'hui, un attroupement de Cubains a menacé d'attaquer la résidence du marquis de Montero, secrétaire du trésor dans le cabinet autonomiste et membre du comité d'évacuation. La maison est située dans une des parties de la ville déjà évacuées par les Espagnols.

Une garde de réguliers a été envoyée par les Américains pour garder la maison.

Il y a eu quelques troubles dans la rue St Lazare; un magasin espagnol a été saccagé par les cubains. Un détachement a été envoyé pour rétablir l'ordre.

Le 8e et le 10e d'infanterie réguliers campent près de l'hôtel Trocha, quartier général des américains à El Velado.

Les troupes espagnoles évacuent la ville si rapidement qu'il est presque impossible aux Américains d'arriver à temps pour prévenir les désordres.

La proclamation des commissaires des Etats-Unis a paru dans les éditions extra, cette après-midi.

Départ de troupes pour Cuba.

Presse Associée

Huntsville, Ala., 26 décembre—Le premier bataillon du 1er d'infanterie est parti pour Cuba via Port Tampa.

Vol de banque.

Presse Associée—

Lima, Ohio, 26 décembre—On a soustrait, la nuit dernière, une somme de $16,162 à la Banque Nationale Américaine de cette ville. L'argent a été enlevé du caveau; mais avec une grande adresse. Le coffre n'a pas été endommagé. Un dépôt de $10,000, qui avait été fait samedi, a disparu. On ne s'explique pas comment s'est fait le vol. La porte de la banque était parfaitement fermée, ce matin.

L'état de Sagasta.

Presse Associée.

Madrid, 26 décembre—Bien que des bulletins aient été publiés au sujet de la maladie du Premier Ministre d'Espagne, disant qu'il avait passé une bonne nuit et que sa fièvre était tombée, on craint cependant qu'il ne se rétablisse pas. Le bruit courait ce soir que sa respiration était pénible, ce qui est une aggravation de son état.

Mort d'un ancien colonel confédéré.

Presse Associée

Wheeling, 26 décembre—Le Col, Philip Henry Moore est mort, aujourd'hui, d'une paralysie. Il était propriétaire et éditeur de l'Ohio Valley Manufacturer.

Lors de la guerre Civile, il avait pris parti pour les confédérés; il avait été nommé colonel dans le corps des ingénieurs. En 1859, il avait fondé le Wheeling Daily Union.

Un coup d'état prédit en France.

Presse Associée.

Londres, 27 décembre—Le correspondant du "Daily Chronicle" à Paris, télégraphie:

Il est affirmé que la police française a saisi plusieurs paquets de lettres qui révèlent un complot militaire.

Le correspondant parisien du "Weekly Sun" de Londres, a envoyé aujourd'hui à son journal une dépêche lui disant qu'il a connaissance d'un coup d'Etat militaire qui sera exécuté mercredi. Il ne donne aucun détail.

Le correspondant du "Sunday Special," de Londres, prétend aussi savoir quelque chose du coup d'Etat, et ajoute que la Cour de Cassation rendra un arrêt contre Dreyfus jeudi, acceptant la raison du gouvernement d'une nécessité d'Etat.

Arrivée de transport.

Presse Associée

Charleston, S. C., 26 décembre—Le transport "Minnewaska" capitaine Gibbon est arrivé de la Havane. Il amènera le général Gates et son état-major, ainsi que le 6me corps d'infanterie de l'Ohio. Ceux-ci ne sont pas encore arrivés.

L'affaire Dreyfus.

Presse Associée.

Paris, 26 décembre—M. Loew, président de la cour de cassation, a passé deux heures au ministère de l'intérieur cette après-midi, recueillant le témoignage de M. Dupuy dans l'affaire Dreyfus.

Le désarmement général.

Presse Associée

Londres, 27 décembre—Le correspondant du "Daily Mail" à Rome écrit:

La conférence qui doit avoir lieu à St-Pétersbourg au sujet de la proposition du désarmement faite par l'empereur Nicholas, a été fixée au commencement du mois de mai prochain. Avant cela, le gouvernement russe soumettra officiellement aux Puissances un plan définitif de désarmement afin de permettre à celles-ci d'y apporter des modifications ou de faire des suggestions.

La situation n'a pas changé aux Philippines.

Presse Associée.

New York, 25 décembre—Philippe Aroncello, représentant personnel d'Aguinaldo, chef des patriotes Philippinos vient de quitter cette ville pour Washington.

Ce soir, à Washington, Aroncello attendra l'arrivé des trois Philippinos éminents qui sont en route avec des instructions spéciales d'Aguinaldo.

Aroncello a dit aujourd'hui qu'il n'y a pas d'issue à la situation et qu'il n'y en aura une possible qu'après l'arrivée de ses trois concitoyens.

Le jour de Noël.

Presse Associée.

Washington, 26 décembre—La plupart des départements sont fermés aujourd'hui ainsi que les magasins particuliers.

A la Maison Blanche, aujourd'hui a été un jour calme. Dans la matinée le Président a été vu à son bureau où plusieurs visiteurs de marque se sont rendus.

Parmi ceux-ci on remarquait les sénateurs Davis et Frye. Quand les commissaires de paix ont présenté le traité au président, samedi, il n'y a pas eu d'occasion pour une conférence. Le sénateur Frye s'est rendu au département d'Etat de la Maison Blanche.

Le sénateur Caffery de la Louisiane également. Ils ont vu le président pour demander le pardon de certaines personnes auxquelles ils s'intéressent.

Arrivée de l'amiral Sampson à Washington.

Presse Associée.

Washington, 26 décembre—L'amiral W. J. Sampson est arrivé à Washington pour avoir une consultation avec le bureau officiel.

AMUSEMENTS.

Académie de Musique. Ou Vaudeville.

Nous venons d'assister à "l'ouverture"—c'est le mot—d'un nouveau théâtre ou plutôt, d'un nouveau rendez-vous de distractions agréables et artistiques. Sous le titre de "Vaudeville," autrement dit Casino, ou mieux encore, "café-concert," l'entreprise a été tentée, plusieurs fois, il y a longtemps de cela, dans le quartier français. Elle n'a eu que des succès douteux et peu durables. Nous croyons qu'elle réussira complètement dans le quartier américain, sous la direction du Col. Hopkins.

L'inauguration a été fort heureuse. Les choix d'artistes étaient excellents: D'abord les Swor et Devoe; puis, les Silvers, dont les chants et le jeu sont très appréciés du public de la rue St Charles.

Puis se sont présentés devant l'auditoire qui remplissait toute la salle, du rez-de-chaussée au centre, Baby Lund, une enfant prodige, dont raffole le public et qui n'a qu'à paraître pour provoquer les bravos de toute la salle; elle dit, elle chante, elle danse, comme une artiste accomplie.

Après, est venu Billy Emerson, un de nos meilleurs minstrels qui a été bisué et trissé par toute la salle enthousiasmée.

Les Nelson, au nombre de neuf, forment la famille la plus célèbre d'acrobates qu'y ait aux Etats-Unis. Les exercices prodigieux auxquels tout le monde s'est livré ont été applaudis à outrance et ils le méritaient.

N'oublions pas de citer Emma Krause et Margaret Rosa, qui ont enchanté le parterre et les galeries.

Enfin, nous avons eu les exhibitions de Deets et Don, et de miss Barthe, des danseuses et danseurs de premier ordre.

Voilà le Vaudeville lancé à la Nouvelle-Orléans. Nous lui souhaitons, à coup sûr, une belle réussite. Il y aura matinée à l'Académie de musique ou, plutôt, au Vaudeville, mercredi et samedi.

St-Charles.

Au St-Charles, spectacle mêlé comme à l'ordinaire — une pièce de résistance, un drame, et des variétés. Le drame, c'est "M. Barns of New York", pièce connue et dont il est inutile de faire l'analyse. La vendetta y tient une grande place. On a beaucoup applaudi les acteurs, dont quelques-uns ont fait preuve d'une rare habileté. Nous citerons, surtout, MM. Arthur Mackley, M. Snow, G. Crane, et spécialement MMes Lizzie Kendall, Carrie Lamont, Josepha Crowel et Maud Edna Hall, que l'on écoute toujours avec plaisir.

Quant aux variétés, elles ont été extrêmement intéressantes. Billy Van est un excellent comédien: son monologue a beaucoup amusé le public. Puis est venue la partie instrumentale. Les deux cornettistes Almont et Dumont, qui sont habitués au succès et manient leurs instruments avec beaucoup d'art.

Nous avons aussi entendu un excellent baryton, une jolie voix et un homme qui sait manier l'instrument dont il a été doué par la nature.

Enfin le Biographe a donné plusieurs vues nouvelles, extrêmement curieuses: une lutte et une arrestation à Chicago et la reproduction saisissante d'un incendie à Paris.

Grand Opera House.

"Miss Frances of Yale" est une fort jolie plaisanterie, qui a beaucoup amusé le public, dimanche soir. D'abord, ce n'est pas du tout une jeune fille, mais un collégien, un élève du collège Yale, qui joue les rôles de femme dans les représentations d'amateurs et passe, en effet, pour une femme. Il en résulte une foule de situations très drôles, dont il a beaucoup de peine à se tirer; mais il y réussit, à la fin. Il faut un artiste particulièrement doué, comme l'est M. Etienne Girardot, pour soutenir un pareil personnage durant plusieurs actes. Mais M. Girardot est un homme de ressources; il porte la jupe avec grâce et beaucoup d'abandon, et n'était la manie qu'il a de fumer et de se livrer à des espiègleries un peu libres, il pourrait tenir sa place dans un salon.

La pièce a réussi complètement, d'abord parce qu'elle est extrêmement amusante, par elle-même; ensuite, parce qu'elle est très habilement interprêtée par une troupe d'élite, à laquelle M. Girardot donne le ton.

"Miss Francis of Yale" fera recette, cette semaine. Déjà, hier, en matinée, il y avait foule au Grand Opera House.

Tulane.

Tous les amateurs de théâtre à la Nouvelle Orléans connaissent et apprécient M. Sol Smith Russell. C'est un des plus populaires artistes de la scène américaine. Chacune de ses apparitions parmi nous attire toujours la foule. Aussi, la salle du Tulane ne désemplit-elle pas, depuis dimanche soir, et il en sera ainsi jusqu'à la fin de la semaine. La pièce intitulée "Hon. John Grigsby," une nouveauté, a fait, dès le premier soir, la conquête du public, et M. Sol Smith Russell a déployé une fois de plus le talent qu'on lui connait depuis longtemps, dans le principal rôle, celui de John Grigsby. Le drame est d'autant plus difficile à monter qu'il contient un grand nombre de personnages qui, tous, y occupent une place importante.

M. Russell est fort bien entouré et l'on a fait une véritable ovation à la troupe, surtout à miss Florence Rockwell. La pièce doit être jouée toute la semaine; elle le sera devant de fort belles salles.

Théâtre de l'Opéra Français

Superbe matinée, dimanche. On donnait Faust, avec la grande mise en scène que l'on connait déjà et le ballet magnifique dont on ne peut plus se passer, à l'heure qu'il est.

Mme Bergès, MM. Gauthier, Gaidan et Bouxman étaient en voix et en train.

L'événement de la journée a cependant été Miss Helyett, avec Mme Savine dans le rôle principal, qu'elle détaille avec beaucoup d'intelligence.

Mme Pouget et Mme Frémeau, jouaient des rôles espagnols et ont beaucoup amusé le public; mais le palme revient à MM. Godefroy et Richard, tous les deux excellents, le premier, dans son rôle d'artiste et le second, dans celui de Puycardas. Ils avaient pourtant à lutter, tous les deux, contre de terribles souvenirs; mais ils ont déployé énormément de talent.

Quant à M. Désiré, il nous a donné un délicieux Smithson.

Ce soir, "Lucie de Lammermoor", un chef d'œuvre qui ne vieillit pas et attirera la foule.

Demain mercredi, représentation extraordinaire, au bénéfice de l'Hôpital des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge—"Faust" avec MM. Gibert, Bouxman, Mme Bergès et Savine.

Jeudi, "Robert le Diable", avec MM. Gautier, Bouxman, Mmes Fierens et Bergès.

Dimanche, en matinée, "Carmen". Dimanche soir, à la demande générale, la dernière représentation de la "Fille de Mme Angot", avec le fameux tableau du Marché des Innocents.

Prochainement la "Reine de Saba" et 2 opérettes nouvelles "La Petites Michu" et "L'auberge du Tohu-Bohu".

Théâtre Crescent.

Il y avait, dimanche et hier soir, une superbe chambrée au Crescent: on y donna une pièce tout à fait nouvelle, ou plutôt la première de la mise en scène d'un roman très connu et très populaire.

La curiosité était d'autant plus excitée que le sujet de "The Heart of Maryland" est tout à fait patriotique: c'est l'éternelle lutte entre le patriotisme et l'amour, entre le devoir et la passion, et l'action se passe au milieu de la guerre, entre les fédéraux et les confédérés.

Un pareil drame, car c'en est un et très passionné, ne peut être convenablement interprêté que par une troupe d'élite. Celle du Crescent est tout à fait de choix, les rôles sont tenus avec talent par Messieurs Murphy, Lyon Adams, Henry Berwick, et Mmes Florence Foster, Gertrude Tidball, Anna Vislaire et Alma Kruger.

La réussite a été complète: le Crescent vient d'entrer dans une semaine de fructueuses représentations.

---

un petit monument: c'est là que pendant l'inondation de 1856 la digue de la Loire s'est rompue.. Nous sommes descendus, et, dans un bouquet d'arbres, nous avons soupé avec des victuailles que Mme Eliane avait apportées dans un grand papier. La nuit était très douce; nous ne sommes repartis pour Tours qu'après onze heures.

—Où avez-vous quitté cette dame?

—En arrivant à Tours, elle me dit qu'elle était mariée; que son mari était très jaloux; qu'il devait rentrer de voyage le lendemain, et qu'il la tuerait s'il soupçonnait seulement son escapade .... C'est tout ce que je sais.

—Vous n'aviez pas allumé les lanternes de la voiture?

—Non, monsieur; Mme Eliane n'a pas voulu.

—Donnez-nous le signalement précis de cette dame.

—Elle a environ vingt-cinq ans. Elle est grande, brune, très jolie et très élégante.

M. Beaudoin de Clairefontaine se leva:

—Messieurs les jurés, il est inutile de rechercher cette femme; j'accepte parfaitement les déclarations d'Escarfail, qui me semble sincère. Je tiens toutefois à faire constater que l'accusé a très bien pu sortir de chez Mme Langlade à onze heures et demie, se trouver un quart d'heure plus tard sur la route de Montlouis, à un kilomètre de Tours, passer rue Bobillot pour y enterrer la monture du collier, et revenir à la gare prendre le train de minuit quarante-cinq.

—Ceci, monsieur le procureur de la République, riposta Me Saint-Gal, c'est votre appréciation personnelle. La mienne est toute différente.

—Messieurs les jurés apprécieront.

L'employé de commerce Leroy fut alors introduit.

Un vif mouvement de curiosité se produisit.

Le jeune Leroy, de taille moyenne, mince, brun et imberbe, paraissait tout fier de l'importance que lui donnaient les circonstances. Il se dandinait en souriant et semblait très sûr de lui.

Il renouvela, avec une entière assurance, les déclarations qu'il avait faites à l'instruction. Il avait vu, une première fois, à dix heures, l'accusé stationner quai Foire-le-Roy.... Il l'avait revu, une seconde fois, à onze heures et demie, sortant de la maison du crime; et l'importance écrasante de cette seconde partie du témoignage éclatait à tous les yeux.

Le président ne manqua pas d'insister d'une façon très formelle:

—Une dernière fois, je vous conjure de faire un suprême appel à tous vos souvenirs... Nous avons pris de multiples renseignements sur vous. Vous êtes un excellent garçon, et votre patron nous a fait de vous les plus chaleureux éloges sous tous les rapports. Messieurs les jurés auront donc en vous une absolue confiance.... Si vous vous êtes trompé, il est temps encore de revenir en arrière. Répondez donc, en sachant que votre réponse peut faire couper le cou d'un homme. L'individu que vous avez vu sortir à onze heures et demie est-il l'accusé?

Le témoin regarda longuement le lieutenant Perrière; puis, d'une voix ferme, il prononça ces deux mots qui tombèrent dans le silence anxieux avec la terrifiante netteté d'un coup de couperet:

—Oui, monsieur!

Un frémissement secoua les poitrines haletantes. Sur le banc de la famille Andréolle, un long et douloureux gémissement retentit. Dans le fond de la salle, un murmure monta et résonna aux échos du plafond.

Comme poussé par un ressort, l'accusé avait bondi:

—Mais, messieurs, ce garçon est fou!.... Il est impossible qu'il me reconnaisse!....Je vous affirme qu'à onze heures et demie j'étais sur la route de Montlouis.

Puis, tendant les mains vers le témoin:

—Regardez-moi, Leroy; regardez moi, au nom du ciel, regardez-moi de tous vos yeux! Ce n'est pas moi que vous avez vu sortir à onze heures et demie est-il l'accusé? entendez-vous, ce n'est pas moi!

Leroy fixa encore l'officier:

—Que voulez-vous!.... Je dis la vérité!

L'accusé, avec un geste de profond découragement, s'affaissa sur son siège. De grosses gouttes de sueur perlaient à ses tempes.

Après le jeune Leroy furent entendus les employés de la gare qui avaient vu l'assassin présumé, sacoche en main, prendre l'express de minuit quarante-cinq. Ils "crurent pouvoir" reconnaître l'accusé. Leurs affirmations, cependant, furent moins formelles que celle du jeune Leroy. Ils se défiaient davantage de leurs souvenirs.

Le lieutenant, comme à l'instruction, déclara être, en effet, parti par ce train, mais sans valise.

L'inspecteur de police Graffe, rappelé une seconde fois, raconta les détails de la perquisition opérée à Tours, au domicile de l'accusé, rue du Sergent-Bobillot.

Puis vint l'ex-bijoutier, M. Baumeister.

M. Baumeister, dont la compétence était reconnue par tous comme indiscutable, reproduisit catégoriquement l'affirmation qu'il avait formulée à l'instruction: la gemme verte trouvée au pied du secrétaire de Mme Langlade n'était bien qu'un vulgaire morceau de verre, sans aucune valeur, présentant, toutefois, l'apparence, la forme et la nuance exactes des véritables émeraudes disparues.

Il y avait là un mystère que l'instruction n'avait pu percer.

Plusieurs témoins sans importance vinrent enfin devant la Cour.

L'audience fut levée à cinq heures.

Le soir, après un compte-rendu "in extenso" appuyé de longs et ardents commentaires, un journal local publiait la note suivante:

"Plusieurs de nos confrères "prétendent que le corps des "officiers de la garnison de "Tours a témoigné, par son ab"sence, qu'il se détachait de la "cause du lieutenant Perrière. "Nous nous empressons de dé"mentir cette allégation erro"née. Si aucun officier n'a as"sisté au procès, c'est que tous "nos régiments sont en ce mo"ment éloignés, pour les gran"nes manœuvres, dont ils ne "rentreront que samedi pro"chain.

"Du reste, dans l'affaire ac"tuelle, la qualité militaire de "l'accusé doit être laissée de cô"té, puisque M. Perrière était "en permission régulière à l'é"poque du crime, circonstance "qui, aux termes de la loi, l'a "rendu justiciable de la Cour "d'Assises, à l'exclusion du "Conseil de Guerre.

"A demain les plaidoiries."

XVIII

Quand la famille Andréolle quitta le Palais de Justice, Geneviève s'approcha du colonel et lui dit qu'elle avait quelques achats à faire en ville.

—Je ne veux pas te déranger, grand-père, tu dois être fatigué par ces mortelles heures d'audience. Avec Pascal, tu vas reconduire Mme Perrière et Marthe à la villa. Je ferai mes emplettes accompagnée de mon fidèle Tide.

—Comme tu voudras, mignonne.

La jeune fille s'éloigna, escortée de l'ancien sergent.

Lorsqu'ils eurent disparu au tournant d'une rue, Geneviève s'arrêta:

—Ecoute, mon bon Tide.

—A vos ordres, mademoiselle.

—Tu as entendu le récit de M Escarfail. Il est sincère. Il n'a pas vu Roland sur la route de Montlouis; mais la personne qui était avec lui a peut-être été plus observatrice.

—C'est ce que je me disais, mademoiselle.

—Le procureur a dit qu'il était inutile de rechercher cette femme. Je crois au contraire moi, que son témoignage produirait une grande impression sur le jury. Il faut la retrouver.... Oh! ce n'est pas impossible. Nous savons qu'elle est grande, brune, élégante et jolie. Elle a une charrette anglaise. Elle habite les environs de Tours. Elle a dit être mariée et porter le prénom assez rare d'Eliane. Tide, tu vas tout de suite faire une enquête. Dès que tu auras découvert cette femme, j'irai chez elle, et peut-être sera-ce sa déclaration qui sauvera Roland.

Brisefer reconduisit sa maîtresse à la Villa des Roses, puis il se mit aussitôt en chasse.

Après beaucoup de démarches infructueuses, il finit par rencontrer, dans la soirée, un cocher de fiacre de ses amis qui lui fournit d'utiles renseignements.

Cet homme, très au courant, par sa profession, des petits secrets mondains et demi-mondains de la ville, lui répondit de suite:

—Je connais la particulière en question. Grande, brune élégante, jolie, c'est bien cela.

"Eliane, c'est encore cela: Eliane de Beaugency, même.... Un beau nom, bien porté, ma foi. Elle habite une jolie maison bourgeoise en dehors des faubourgs, du côté de Sainte-Anne.

(A continuer)

Mrs. Winslow's Soothing Syrup

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.